

brice bonfanti

SUR LA PARUTION, LA PARTURITION PRIME

Un long temps dès 2000 à Milan j'ai voulu ne jamais publier, rendre public de mon vivant ce qui se nomme désormais *Chants d'utopie*. Modèles parmi d'autres : anonymat, pseudonymat, posthumat d'Alchimistes.

J'aime un poète partageant le lot commun, travail alimentaire. Devenant ce que j'aime, j'ai un travail alimentaire, qu'il soit plus ou moins humble, j'ai fait les deux, et la publication est par surcroît, ça n'est pas elle qui me nourrira : tant mieux.

Un jour de parenthèse de quelques années m'a invité à ne faire qu'écrire. J'ai accepté, ravi mais oui car tout est bon, même le ban privilégié du lot commun, tant qu'on alterne, les deux côtés de la médaille sont à vivre, pour embrasser toute médaille. Et c'est alors, sans le travail plus ou moins humble, qu'aux enfers verts venant, pas le paradis mûr, j'ai senti s'ajouter une perte de place, sans domicile d'acte au monde. C'est ceci qui m'a fait basculer vers la publication.

Mais ceci ne concerne que *Chants d'utopie*. Hors *Chants*, chaque demande, dont celle-ci, d'une publication crée une crise : que sais-je ? (rien) qu'ai-je à dire ? (rien) que suis-je ? (rien).

Car les *Chants d'utopie* ont eux temps de mûrir, consignent : toute trace de quête, les conclusions définitives, ou les moments, définitifs, et qui se savent : abolissables, par les moments qui viennent. Mais les demandes ? de revue, de rencontre, d'entretien ? N'est-ce pas trop précipité ? N'ai-je pas dans le sang quelques grammes de moi encore pas évacués ou distillés ?

Dans tout ce que j'écris, tout ce qui vient de moi est faux. Mais de mon Centre, du Centre non. Seuls les *Chants* sont le champ cultivé par le Centre, où le moi même en est transfiguré autre, car le mûrissement a lieu, par des ressorts sans moi. La publication, ici, n'est pas la cause de tourments. Mais hors *Chants*, toute trace du moi excentré qui ne dit pas la vérité car ne disant pas tout qui seul est vrai mais sa part seule érigée en faux tout, m'est tourment.

Hors le Silence, je me trouve grossier quand je parle, sauf en clownant ; et quand j'écris, aussi, sauf si j'outrecisèle. Le Réel inconnu est tout à fait intraduisible. On peut tourner autour du Point, intraduisible. Sa traduction est, de l'écriture, la haute tâche, impossible, nécessaire qui préserve des zombies.

Tout mon être résiste, répugne à la publication comme à la chute, dégradation (pas de moi-même mais de l'œuvre,

mon enfant qui lui est sans mesure commune) – obstacle à la transformation. Et tout mon être aspire à la publication comme un serpent qui fait sa mue se débarrasse de sa peau.

Dès que le livre est publié, et en amont : dès que le manuscrit est envoyé, et en amont : dès que le manuscrit est terminé, je ne me sens plus concerné, et ça sent la poussière – quand ça ne va jusqu'au dégoût, car j'en ai trop soupé, de ces centaines de lectures correctrices, directrices. Et vivement le nouveau chant.

Car ce qui compte, toujours, c'est bien le cœur du chant, nouveau, le moment où paraît la lumière en éclair qui modifie mes données mortes, car sillonnées, organise en diamant le chaos du charbon. Je n'écris pas pour être publié, mais pour me transformer. Le début et le but, c'est la transformation. J'écris pour me transformer, passer au-delà de ma forme limitée, par le Chant déplacer la limite du champ de vision, ne serait-ce que d'un index, pour peu à peu, parfois soudain, le dilater. Et je me transforme pour écrire mieux, pour que l'œuvre (l'enfant) passe au-delà de ses formes, de forme en forme, comme Protée, protéiforme.

Ma joie jouit seulement à la source, aux éclairs de la gestation longue, à l'éclair de la ponte, à l'éclair du contentement du jour septième évanoui dès le huitième : à la parturition – ensourcée elle-même au Vide disponible, au Plein de possibles. Sur la parution, la parturition prime (en joie, en tout). Sur la publication, la privation. Le primat parturie le second par surcroît. Il est peut-être bon de partager à la personne la plus proche la parturition, première parution publique, premier public, mais c'est déjà moins bon que la parturition.

Publier ne me fait jouir d'aucune joie (autre que, mais) de soulagement – semblable à l'agréable don d'habits à Emmaüs, qui soulage notre être, notre logis, notre être car notre logis, c'est le ménage printanier. Je publie pour me débarrasser des sécrétions de bijoux de famille pneumatique, (comme cristaux produits du corps : calculs rénaux) alourdissant mon corps qui s'en couvre, qui s'en découvre libre nu par la publication, et les bijoux vont saluer à mon insu quelques âmes amies qui me sont inconnues.

À la publication publicitaire, si possible bouffonne, et brève, succède long le retour à la grotte, la mer. Ne faire que paraître – c'est ma superstition – détruirait l'œuvre, l'enfant, à petit feu, qui perdrait tout son feu surinvesti dans le paraître. On inspire, on expire : l'inspiration, dans le disparaître, l'expiration dans le paraître. On fait les deux, respire.

C'est une chance que beaucoup, en poésie, nous avons : très peu nous lisent. Il faut se réjouir de ce silence qui protège. Je veux en même temps rester secret, ne pas rester secret. (Et dans les faits en même temps les deux ont lieu, en effet.) S'il n'y avait que ce ne pas rester secret, ce serait un désastre, la destruction de l'œuvre, l'enfant. Il faut que l'enfant vive de sa propre vie. Tout commentaire mien sur mon enfant lui nuit. J'en fais parfois ; dès que j'en fais, c'est le tourment.

ma production
n'est pas conditionnée par la publication
ma parturition, par la parution

Je me souviens, cherchant les œufs de renaissance dans les fleurs du jardin de l'enfance : à chacun trouvé, c'est la ruade vers la Mère, nommée : dans le désir (la joie qui y coïncide) tout innocent de la reconnaissance par la Mère de la trouvaille d'œuf, caché par elle : c'est la publication pour la Mère, premier public vital, vivifère.

Or cette image, invoquée, elle est réinventée : c'est la ruade vers mon Centre, le Centre, ici et maintenant, au-dedans-delà de moi : Soi à venir devant l'enfant. Le Soi l'accueille, les bras ouverts, prend dans ses bras l'enfant. Or il y a identité entre le Centre, le Soi, la Grande Mère : तत् त्वम् असि (tat tvam asi). Je désire montrer tous les œufs découverts à la Grande Mère – peu importe son nom : c'est l'Anonyme Myrionyme.

La seule Publication majuscule qui vaille, c'est celle devant l'Anonyme Myrionyme, le Point, l'Amour majuscule : le seul Public devant lequel rendre des comptes, plus justement : des contes, car rien ne compte, rien n'est compté, comptable, comptant : justement, le Grand Jeu du Grand Œuvre, c'est de sortir des quantités labyrinthiques, hors mesure, hors visible, et publier uniquement pour se cacher, heureux.